

Le kangourou

Kylie Ravera

«A ce soir, chérie.»

Il caressa les boucles brunes qui tombaient en cascade sur les épaules nues. Mais elle ne répondit pas. Elle ne se tourna même pas de son côté pour lui lancer ce regard lourd de signification qui se posait chaque matin sur lui, depuis deux mois, ou trois mois, il ne savait plus. La seule chose qu'il savait, c'était qu'ils étaient passés en phase 3. La première phase, la plus courte, avait été la plus violente. Johanna avait commencé par lui reprocher ses retards continuels, leurs rendez-vous repoussés et peu à peu annulés. Scènes de ménages, scènes de couple, que seulement deux ans auparavant, ils s'étaient jurés d'éviter. Ils avaient juré de s'aimer, pour le meilleur et pour le pire, en riant, en pensant que le pire ne serait jamais pour eux. Et pourtant, rien ne les avait empêché d'accéder à la phase 2. Aux disputes avait succédé les reproches muets de Johanna. Elle se contentait de le regarder avaler son café, l'observait quand il saisissait honteusement sa serviette et balbutiait un «Au revoir» du bout des lèvres, sans oser l'embrasser. Et voilà que ce matin, elle ne s'était même pas levée pour appuyer sur le bouton de la machine à café. Certes, le goût de l'arabica, il le retrouverait aussi bien avec le distributeur du bureau. Mais la présence, derrière le bol de faïence, de ce regard tendre et attentif, aucune machine au monde ne pourrait la remplacer. Il se souvenait encore de cette joie orgueilleuse et un peu ridicule qu'il avait éprouvée, le premier matin, quand il était passé triomphant à côté du distributeur, ce consolateur des célibataires et des maris trompés; il avait ressenti un vif plaisir en entendant la secrétaire glousser en chuchotant quelque chose au coursier. Décidément, il préférerait se passer de café.

Ce fut en sortant la voiture du garage, dont il dut lui-même refermer la porte, qu'il réalisa que tout avait commencé à cause des kangourous. Cette idée ne le fit même pas sourire: une cure de gaz hilarant aurait à peine pu lui arracher une grimace. Mais la présence de ce marsupial dans les idées noires de M. Johnatan Larsher nécessite une explication; trois mois auparavant, un programme ambitieux avait été mis au point par le directeur des Ressources Humaines: le projet W.O.R.K (World Organisation for Recruitment of Kangaroos). Recruter des kangourous aurait pu passer pour une entreprise passablement dénuée d'intérêt, surtout à une échelle mondiale. De plus, aucun lien privilégié connu n'unissait la compagnie de Johnatan à l'Australie. En fait, le kangourou représentait le cadre dynamique idéal, bondissant de promotion en promotion jusqu'au poste qui ferait de lui le dispensateur de ces mêmes marques de faveur pour lesquelles il avait tant bondi. Cette image avait également fait bondir de joie le Président, qui voyait dans le recrutement de cadres étrangers un moyen d'augmenter la productivité de l'entreprise, et bondir d'horreur les employés qui voyaient pêle-mêle leur tomber dessus baisse des salaires, feuilles de licenciement, requins, kangourous, bière allemande et hamburger américains.

Un jeune cadre américain avait été embauché dans le même service que Johnatan; très gentil, très serviable, toujours le sourire aux lèvres...Johnatan avait mis un mois à se rendre compte qu'ils effectuaient tous deux le même travail...et que cela ne durerait pas éternellement. Au départ, la lutte se déroula sur le terrain des heures supplémentaires. L'américain semblait infatigable: il ne travaillait pas plus que Johnatan, mais il maîtrisait parfaitement l'art difficile de se faire remarquer par ses supérieurs sans en avoir l'air. De plus, il n'était pas marié. C'est de là que dataient les retards de M. Larsher au domicile conjugal, et les premières disputes. C'est à cette époque également qu'était née l'illusion -fausse- du cadre stressé et ambitieux: «Si tout ne se passe pas très bien à la maison, autant que ce soit parfait au boulot.» Johnatan rentrait de plus en plus tard.

Finalement, il avait réussi à découvrir le point faible de l'américain: il employait une personne de plus que lui dans son service. Un salaire de quatorze mille francs par mois. Ses chefs ne négligeraient pas ça. Mais cet avantage inespéré devait être conservé coûte que coûte. Aussi, le jeune homme se chargeait d'une part de travail supplémentaire. Qu'il finissait la plupart du temps à la maison, en annulant le restaurant et le cinéma. Johanna comprendrait. Johanna, qui travaillait bénévolement trois heures par jour dans une crèche, devait comprendre. Après tout, c'était pour son bien, qu'il faisait ça... Il y eut un crissement de pneu; il avait pris le virage un peu trop serré.

Non. Définitivement non. Il se devait de le reconnaître: il ne travaillait que pour lui. Johanna, bien qu'elle ait fait des études de commerce, avait décidé de ne pas travailler, si cela n'était pas nécessaire. Pour être davantage auprès de lui. Et il faisait tout pour l'éviter. Et il l'évitait pour continuer à l'aimer...

A vingt-neuf ans, Johnatan eut son premier soupir d'homme blasé.

Il gara sa voiture à la place qui lui était réservée. En approchant de son bureau, comme il traversait les larges couloirs, il eut envie de son café. Il se dirigea vers le distributeur, glissa la

pièce de cinq francs dans la fente, et récupéra la monnaie pendant que le verre se remplissait avec un glougloutement soyeux. Mais en levant la tête, derrière la vapeur brûlante, il put voir deux yeux qui le regardaient avec angoisse. C'était Léonie Maréchale, sa secrétaire.

«Madame Johanna va bien, au moins?»

Le regard interloqué de Johnatan allait de son verre fumant au visage compatissant de la secrétaire. Il fit le voyage une demi-douzaine de fois avant que le jeune homme ne puisse balbutier une vague réponse. En se dirigeant vers le département marketing, il croisa Laurent Leduc; un vieil ami, ils avaient débuté ensemble dans la boîte.

«-Alors, on s'est disputé avec sa petite femme?»

Sans savoir ce qu'il disait, il acquiesça d'un signe de tête et Laurent s'éloigna sur un éclat de rire. Mais la goutte d'eau qui fit déborder le vase vint de Winston Walsh, l'américain.

Il considéra longuement le verre en plastique, leva un regard plein de commisération sur Johnatan et murmura comme pour lui-même: «What a pity!» Et Johnatan trouva également que c'était très dommage que son éducation l'empêchât de verser le contenu du verre sur le crâne californien de son rival. Mais en entrant dans son bureau, sa décision était prise. Il prit rendez-vous pour le jour même avec le directeur des RH. Il demanda l'embauche d'une nouvelle secrétaire dans son service, le plus rapidement possible. Après tout, il ne risquait pas son travail, juste sa promotion que Walsh allait rafler à coup sûr. Mais il retrouverait Johanna, et rien d'autre ne comptait. Il allait même prendre deux ou trois jours de vacances, pour partir un peu.

En rentrant chez lui, pour la première fois depuis bien longtemps avant sept heures du soir, il eut la surprise de ne pas trouver Johanna. Il n'emmenait jamais ses clés, et il fut obligé d'attendre pendant près de trois quart d'heures l'arrivée de sa femme. Il la vit ouvrir le portail, et rester figée d'étonnement en le voyant. Mais l'eût-il voulu, il n'aurait pu se mentir très longtemps: la surprise de Johanna était plus embarrassée que vraiment heureuse. Ils ouvrirent la porte, sans dire un mot. Puis:

«- Tu rentres bien tôt, chéri.»

Johnatan n'eut pas le courage de lui répondre que désormais, il en serait ainsi tous les jours: ça semblait lui faire trop de peine.

Le lendemain, le directeur des RH annonça à Johnatan qu'il avait trouvé une secrétaire. Un peu plus tard dans l'après-midi, il reçut la nouvelle de l'avancement de Walsh. Il eut un sourire soulagé: une parti du cauchemar venait de s'achever.

De retour chez lui, il cria - un peu trop fort - à sa femme:

«Johanna! J'ai pris trois jours de congé. Je t'amène sur la côte!»

Son cœur battait comme celui d'un adolescent. Elle s'avança vers lui et dit d'un air gêné:

«Je ne peux pas, John. Je suis désolée.»

Il la regardait d'un air égaré:

«- Pourquoi?»

- Je commence à travailler demain...

- Hein?

-...dans ton service. Ils m'ont engagée hier...»

Les Larsher durent attendre deux mois pour partir en vacances. Et neuf autres mois pour leur premier enfant.